

B comme Battisti

par Gérard Lecas

Avoir pour nom **Cesare Battisti** en Italie, c'est un peu comme s'appeler **Jean Moulin** en France. Héros de la Première Guerre mondiale et de la lutte contre l'empire austro-hongrois, ce **Battisti** là finit pendu par ceux qui le considéraient comme un traître dans sa région d'origine, dans le nord extrême de l'Italie, alors occupé par l'Autriche. À croire que d'une certaine façon, l'histoire se répète et finit mal pour les **Cesare Battisti**. Rien ne prédisposait le nôtre, de **Cesare Battisti**, à connaître la notoriété. Né en 1954, fils d'une famille de paysans de la région de Latina, ville entièrement construite sous l'ère mussolinienne dans une contrée marécageuse, il est adolescent au début des années soixante-dix, le début de ce que des journalistes riches en métaphores faciles ont appelé « *les années de plomb* ». On pourrait pour qualifier le **Battisti** de cette époque faire appel à une autre image : « *Rebel without a cause* ». Petits larcins, braquages d'épiceries, c'est un révolté sans conscience politique. Cette conscience, il va l'acquérir en prison, au contact d'autres détenus appartenant à des mouvements d'extrême gauche plus ou moins actifs.

Nous n'allons pas reprendre ici l'historique de l'engagement politique de **Battisti**, ni les détails de ses procès successifs et nous laissons à ceux qui voudraient avoir un aperçu exhaustif de l'affaire le soin de consulter un excellent article de **Fred Vargas**, « *À la recherche de la justice perdue* » (dans la revue « *La règle du jeu* » n°30 janvier 2006).

Le goût de **Battisti** pour l'écriture naît au Mexique, sa première terre d'exil dans les années quatre-vingt, où il fonde une revue littéraire « *Via libre* » et fait la connaissance de l'écrivain **Paco Ignacio Taibo 2**. En 1991, rassuré par la décision de **Mitterrand** d'accueillir les anciens activistes italiens, il rentre en France où il rencontre **Patrick Raynal**, le nouveau directeur de la *Série Noire*. Il lui propose un premier texte, « *Les habits d'ombre* », où il évoque la clandestinité des réfugiés italiens des années soixante-dix, puis un second titre « *Buena Onda* ». Viendra ensuite « *Dernières cartouches* » aux éditions **Joëlle Losfeld**, un texte qu'on pourrait interpréter comme une autobiographie et qui pèsera lourd dans les accusations portées plus tard contre lui puisqu'on y verra l'aveu des crimes qu'on lui reprochera. En 2001 sort « *Avenida Revolución* » chez **Rivages**, où **Battisti** évoque des souvenirs liés à son séjour mexicain, en jouant avec les codes d'un certain pittoresque latino...

Il faut noter que jusqu'en 2004, **Cesare Battisti**, en dehors de sa notoriété littéraire naissante, mène une existence discrète dans l'anonymat et l'indifférence absolue, aussi bien côté français que côté italien, où absolument personne ne semble se soucier de lui ni même connaître son nom.

C'est très brutalement, grâce à une gigantesque campagne d'intoxication médiatique menée par la presse berlusconienne, qu'il acquiert quasiment du jour au lendemain le statut d'ennemi public n°1. Menacé d'extradition, il prend la fuite pour le Brésil, épisode qu'il racontera dans un nouveau roman, « *Ma cavale* » (**Grasset**) faisant ainsi de sa vie une sorte de littérature-réalité en direct. À nouveau arrêté au Brésil, il purgera quatre années d'emprisonnement dans des conditions difficiles et, fidèle à son système, il tirera de cette expérience un nouveau texte, « *Face au mur* » (**Flammarion**). Avant que le régime de **Bolsonaro** ne décide de mettre définitivement fin à la cavale de Cesare, il aura le temps de boucler un dernier roman « *Indio* », où il reprend à sa façon l'histoire de la colonisation de l'Amérique.

Aujourd'hui, Cesare purge en Italie une peine en principe à perpétuité. Tous ceux qui l'aident tentent avec ses avocats, d'obtenir un régime de semi-liberté, voire une promesse d'amnistie, sans succès pour l'instant. Il représentera un rare exemple d'auteur dont la vie et l'œuvre se sont confondues mais en conservant toujours une distance fictionnelle qui empêche ses romans d'être catalogués dans le registre des autobiographies ou (encore pire) dans celui des autofictions.

Gérard Lecas